



CLASSIQUES
GARNIER

« Vie de la Société », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VI*,
n° 11 - 12, 1982 (Juillet – Décembre), p. 4-17

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11832-9.p.0006](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11832-9.p.0006)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1983. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Vie de la Société

Réunion du 20 novembre 1982

● Vie de la Société

Le Président remercie chaleureusement les Sociétaires présents, d'autant plus que les convocations ont été très tardives, sans que le Bureau de Paris y soit pour quoi que ce soit. Il présente les excuses de M. le Professeur Aulotte, retour du Japon, où ses conférences sur Montaigne ont connu le plus grand succès. Autres absents excusés : Mlle Nakam, Dr Occelli, M. Okubo, Mme Maupoint (souffrante), M. Jacques Maupoint, M. Jean Marchand, Mme Mitchiko Ishigami Iagolnitzer, MM. Grande-route, Cazalas, Gazagne.

● Activités

Les mois d'été n'ont pas été dénués d'occupations variées.

Le Professeur Céard a mis au point le Bulletin n° 9-10 (6^e série) que l'imprimeur nous promet d'ici trois semaines.

Le Dr Bernoulli a poursuivi ses conférences : au printemps, la conférence de « fin de semestre » de la Faculté de Médecine de Bâle sur Sebond, Médecin ; en juin, à Paris, à la *Société d'Histoire de la Médecine*, une communication, « *Montaigne était-il hypocondriaque ?* », qui va paraître dans l'organe de la Société, *Histoires des Sciences Médicales* ; fin août (début septembre à Paris, lors du *Congrès International de l'Histoire de la Médecine* (avec 42 nations participantes), une communication, « *Un inconnu célèbre : Raimond Sebond, « in medicina solemnibus magister perspicuus* » ; à la réunion annuelle de la *Société Suisse d'Histoire de la Médecine*, une conférence sur un médecin illustre du xvi^e siècle, Wilhem Cop.

M. François Moureau a poursuivi avec la même attention l'édition des *Actes des Journées Montaigne Mulhouse-Bâle 1980*. C'est un beau volume de 180 pages qu'il va vous présenter lui-même.

Nos relations entre membres du Bureau ont été aussi fréquentes que possible en été, et toujours agréables. Quant aux affaires courantes, nous les avons assumées comme de coutume, ma femme et moi.

Hommage aux correspondants disparus

I. Professeur Zbigniew Gierczynski (1912-1981)

Ainsi, le cher abbé Gierczynski nous a quittés : discrètement, comme avait été volontairement discrète sa vie au service de son Dieu, au service de ses frères, au service de la science. Je l'avais revu en juillet 1981, lors

de la « Journée Montaigne » du Congrès de l'Association Internationale des Etudes Françaises. Sans doute savait-il alors qu'il ne tarderait plus à rejoindre le Père : par pudeur, par oubli véritable de soi, il n'en avait rien dit et ceux qui l'applaudirent ne se doutèrent nullement qu'il l'entendaient pour la dernière fois, dans une communication de rayonnement international.

Il avait eu le privilège de naître dans la noble cité de Cracovie, d'y faire ses études secondaires, d'y suivre les cours de la prestigieuse Université Jagellone, où il allait, sur sa lancée, devenir assistant de Littérature française. Là, ses étudiants purent apprécier la profondeur, la distinction de son esprit, de 1936 à 1939, puis de 1945 à 1948 : avant donc et après l'épreuve de l'occupation, pendant laquelle il assura, comme plusieurs de ses héroïques collègues, un enseignement aussi généreusement efficace que dangereusement clandestin. Dieu, cependant, s'était choisi cette âme d'élite, ce modèle d'humanité. Le nouveau docteur que l'Université Jagellone avait consacré, en 1947, pour une étude pénétrante sur le rationalisme de Montaigne, répondit sans réserve à l'Appel. De sérieuses études de théologie, faites à Wrocław, le conduisirent à la prêtrise et l'abbé Gierczynski, après quelques années de sacerdoce paroissial, se vit, en 1958, naturellement envoyé par ses supérieurs à l'Université catholique, où allait s'accomplir toute sa carrière universitaire : de l'« habilitacja » obtenue à Varsovie en 1970, au grade de « docent » et à la nomination comme professeur « extraordinaire » en 1980.

D'une culture aussi large que fine, l'abbé Gierczynski se sentait aussi bien à l'aise devant la poésie de Baudelaire que devant la pensée de Rabelais : de quoi témoignent plusieurs articles substantiels écrits en polonais ou en français. Mais c'est à Montaigne qu'il s'attacha davantage et tout au long de sa vie.

Homme de foi et philosophe au sens le plus plein du terme, il avait senti le besoin de s'interroger avec une lucidité douloureuse sans doute pour lui qui aimait l'auteur des *Essais*, sur le scepticisme de Montaigne, sur son fidéisme qu'il dénonçait comme purement apparent, sur le sens du « Que sais-je » dans l'énigmatique massif de l'Apologie. Problèmes difficiles s'il en est où tous ne suivaient pas ses conclusions, mais où tous saluaient sa parfaite probité, l'opiniâtreté et douce mesure avec laquelle il exposait ses convictions les plus profondes.

Ces *Essais*, nos amis polonais les connaissent et dans le texte français et dans la magistrale traduction qu'en a donnée T. Boy-Zelenski. Nul n'était plus qualifié pour réviser sans sacrilège cette version, qui est elle-même une création, que l'abbé Gierczynski, qui y consacra ses dernières années. La publication prochaine de cette révision, avec une introduction de l'abbé Gierczynski, constituera le plus bel hommage que le monde des lettres puisse rendre à la mémoire de celui qui fut le plus éminent montaigniste polonais de notre temps.

La France perd en lui un ami fidèle : il connaissait bien notre pays où il était venu achever ses années de lycée (1928-1929), où il était revenu à plusieurs reprises, participant à nos colloques, les animant de son solide savoir et de sa pacifiante présence. La Société des Amis de Montaigne pleure en lui un de ses membres correspondants les plus dévoués. Et nous tous, qui l'avons connu, nous gardons de lui le souvenir le plus fervent.

Cher abbé Gierczynski, je vous revois, en des temps plus heureux, dans cet autocar qui emmenait à Lublin les congressistes du Colloque franco-polonais sur le *Comique verbal au XVI^e siècle*. Verdun Saulnier était alors des nôtres ; et quelques autres qui nous ont prématurément précédés. Je vous revois, un peu plus tard, lors d'une soutenance de thèse où j'avais eu l'honneur de siéger à vos côtés, me faisant découvrir, avec une sage et malicieuse gourmandise dans les yeux, tel bon restaurant de cette vieille place de Varsovie, si pieusement, si artistement reconstruite par vos compatriotes. Je vous revois encore en 1980 à Bordeaux à l'occasion du quatrième Centenaire des *Essais* et, à Lodz, chez le plus délicieux des hôtes, notre collègue Kupisz. Et je vous entends aussi refuser — non sans regret — un dernier verre de vin français, rue Cujas, parce que vous deviez prendre la parole après ce repas fraternel où des spécialistes de Montaigne, venus de plusieurs pays, vous avaient entouré de leur déférente et cordiale admiration.

Cher abbé Gierczynski, nous vous aimions, nous vous aimons. Vous êtes là, *Vita non tollitur, sed mutatur*. Et ce changement n'empêche en rien que, *sacerdos in aeternum*, vous restiez également pour nous ce *sapiens amicus in aeternum* que nous assurons de notre affection et de nos prières.

Robert AULOTTE,
Professeur à la Sorbonne,
Président de la Société Française
des Seiziémistes.

Je dois la plus grande partie des indications biographiques concernant l'abbé Gierczynski à l'obligeance de notre collègue Krystyna Kasprzyk, à qui je dis ici ma vive gratitude.

II. *Evocation du Professeur Andréas Blinkenberg, décédé en 1982*

Grâce à notre ami Frédéric Thorkelin, dont on connaît la passion pour les éditions anciennes de Montaigne, nous avons reçu d'un ancien membre de notre Société, Frédéric Julius Billeskow Jansen, de précieux souvenirs concernant son compatriote.

Né en 1907, M. Billeskow fit une partie de ses études supérieures à la Sorbonne. Licencié des Littératures Française et Nordique, il publia deux ouvrages importants en 1935 :

Influence de Montaigne sur la philosophie de Holberg, qui fut publié en 1979 et lui valut une médaille d'or de l'Université de Copenhague.

Sources vives de la pensée de Montaigne, publié en français. Docteur ès-Lettres en 1938, lecteur de danois à l'Université de Paris de 1938 à 1941, il fréquente notre Société, alors présidée par Abel Lefranc, et donne diverses communications comme en témoigne le *Bulletin*.

Il rentre en 1941 dans son pays, et devient professeur de Littérature danoise à l'Université de Copenhague, publiant de nombreuses études et éditions sur Holberg et Kierkegaard.

Son attachement à la culture française et aux échanges franco-danois trouve sa consécration dans la présidence de l'Alliance Française de Copenhague de 1961 à 1978.

En 1964, il publie une *Anthologie biblique de la Littérature danoise* aux éditions Montaigne et prend une part active aujourd'hui encore à l'édition des *Œuvres Complètes de Holberg*, dont 16 volumes sont déjà parus (éditions de l'Orante, 6, rue Général-Bertrand, Paris 7^e) et nous promet pour le *Bulletin* une étude sur *Kierkegaard, lecteur de Montaigne*.

Au nom des Amis de Montaigne, je remercie très vivement M. Billeskov pour son autoportrait qui complètera les mentions des *Tables analytiques*.

A. Blinkenberg, lauréat de l'Académie danoise par F.J. Billeskov Jansen

L'Académie danoise ayant décerné un prix de littérature au Professeur Andréas Blinkenberg (1893-1982) pour son livre sur Montaigne, un des membres de l'Académie, le Professeur F.J. Billeskov Jansen, tint, le 28 novembre 1971, le discours que l'on trouvera ci-dessous. A la demande du *Bulletin des Amis de Montaigne*, M. Billeskov Jansen, lui-même un fervent ami du philosophe, a traduit son discours en français, en y insérant un petit nombre de précisions utiles au public non danois.

Le premier homme moderne, c'est ainsi que l'on a qualifié Michel de Montaigne, ce philosophe français de la Renaissance qui faisait de sa personne un instrument pour pénétrer la nature humaine. Un sage qui possédait un art de vivre qui lui apprenait, comme à ses lecteurs, à mettre les ressources naturelles de l'homme au service d'une vie toujours plus heureuse. Un homme, enfin, dont les nerfs trop sensibles ne lui permettaient pas d'assister aux souffrances des autres hommes, et qui, en conséquence, était amené à protester contre tout supplice, quel qu'il fût, physique ou moral.

C'est par étapes et lentement que le Danemark s'est approprié l'œuvre et le message de Montaigne. Les *Essais*, parus de 1580 à 1588, furent presque aussitôt un manuel de conduite, par exemple en Angleterre où Shakespeare y puisait des mots de sagesse. Chez nous, les *Essais* ne sont pas encore devenus un classique. Nous n'en avons même pas une traduction complète. Cependant, un choix, en trois petits volumes (1955-1961), très joliment traduit par Karen Nyrop Christensen, fille de notre grand romainiste Kristoffer Nyrop (1858-1931).

A la publication de ces *Essais* choisis, deux siècles s'étaient écoulés depuis le temps où, le premier au Danemark, Ludvig Holberg (1684-1754) s'enivra par la lecture de Montaigne. Le fondateur de notre littérature classique avait alors écrit la plupart de ses comédies et de ses ouvrages historiques. Il était maintenant comme possédé par les philosophes antiques et modernes. Il acquit donc les *Essais de Montaigne, avec des notes par Pierre Coste. Quatrième édition. Londres 1739*. Ce qui avait frappé Holberg, ce sont le subjectivisme et la hardiesse de cet homme de la Renaissance. En 1743, il publie, en latin, des *Mémoires*, dans lesquels il déclare : « J'aime Montaigne pour sa sincérité et je l'aimerais encore davantage s'il parlait moins de lui-même. J'apprécie ses paradoxes. Par paradoxes, j'entends des asser-

tions qui, fondées sur des arguments probants, ou en tout cas probables, s'attaquent à des opinions généralement reçues. » L'année suivante, dans ses *Pensées morales* (1744, traduction française 1749) où les *Essais* seront cités plusieurs fois, Holberg suivra de près l'exemple de Montaigne. Il émet des paradoxes, et il n'oublie pas de parler longuement de lui-même.

Il semble que le romantisme danois n'ait pas eu grand besoin de Montaigne. Pourtant, Kierkegaard, qui le lit en traduction allemande, le cite quelquefois en louant la pénétration de son esprit.

Ce n'est que vers 1870, lorsque réapparaît l'esprit critique et positiviste du XVIII^e siècle, que nos philosophes danois ont retrouvé les traces de Montaigne sceptique. Les deux frères Brandes, Georg et Edvard, chefs de file du mouvement progressif, avaient lancé un périodique : *Le Dix-Neuvième siècle*. En 1876, le philosophe Harald Hoffding (1843-1931) y publia un article intitulé : *Le rôle de Montaigne dans l'histoire de la morale*.

Hoffding y prétend que Montaigne, « que l'on a nommé l'esprit le plus original du XVI^e siècle, a su libérer la philosophie de l'étreinte de l'Église, fondant la pensée sur l'observation directe de la nature humaine ». Contrairement à son habitude, Hoffding n'a pas repris cet article dans ses *Œuvres diverses*. Il ne s'appuie pas non plus sur Montaigne dans son petit livre : *Des bases de la Morale* (1876). Par contre, dans sa grande *Histoire de la Philosophie moderne* (1894-1895 ; 2^e édition, 1903 ; 3^e édition 1921 ; traduction française 1906), Hoffding consacre à Montaigne plusieurs pages importantes qui, sans doute, furent la source principale des Danois curieux de philosophie. Pour un jeune collègue de Hoffding, C.N. Starcke (1858-1926), Montaigne devint une figure centrale de son livre sur *Le rôle du scepticisme dans les mouvements intellectuels depuis la Réforme* (1890). Chez Starcke, Montaigne était proprement le chef de file de « la révolte de l'individu contre les autorités ». Hoffding et Starcke, nous le savons aujourd'hui, interprètent erronément le scepticisme de Montaigne. Dans la pensée de la Renaissance, la critique des sens et de la raison n'était point nécessairement une critique de la foi ; au contraire, ce criticisme apparaissait souvent comme la preuve que c'est par la foi seule que l'homme acquiert le fondement d'une conduite droite et juste.

« Si maintenant il est permis d'ajouter aux grandes choses des faits mineurs », comme dit Holberg dans sa 128^e Epître, je voudrais raconter qu'en 1932, un jour d'été, j'ai porté de la Bibliothèque de l'Université jusque chez moi les lourds volumes de l'Édition de Bordeaux. Préparant mon examen final, je m'étais promis, les épreuves terminées, de me plonger dans les sources littéraires de notre Holberg et de commencer par Montaigne. Bientôt j'étais captivé par la sagesse de ce grand esprit, et en même temps je me trouvais engagé dans un débat avec la littérature récente sur Montaigne, les ouvrages brillants et divers de F. Strowski et de Pierre Villey. Je finis par composer, en français, un petit livre, *Sources vives de la pensée de Montaigne*, qui, remanié et élargi, parut en 1935. Je voulais y montrer comment les faits de la vie réelle avaient influé sur ses idées. J'avais été frappé, en particulier, par la constatation que son système nerveux semblait reproduire les souffrances physiques dont le spectacle se présentait à ses yeux et à ses oreilles. Non seulement la question à laquelle étaient soumis les accusés était une torture pour lui, mais il n'avait pas les nerfs de supporter la vue des exécutions, qui étaient encore et pour

longtemps un divertissement public. La chasse faisait les délices de la noblesse. Montaigne aussi allait à la chasse. Or, lorsque le cerf, épuisé, se jetait devant le chasseur, il n'avait pas le cœur de lui donner le coup de grâce.

Quelques années plus tard, un savant professeur de Lycée, *Vilhelm Schepelern*, mit en relief les rapports étroits entre Montaigne et la vie de son temps. L'argumentation de Schepelern était cependant, il faut l'avouer, tirée par les cheveux. Dans son *Montaigne et les Guerres civiles en France* (1942), Schepelern entend prouver que les *Essais*, si capricieux, n'avaient qu'une fin : ramener à la raison la noblesse française, dont la stupidité et la brutalité étaient la cause des guerres intestines qui ruinaient le pays. Pour trouver l'écho de la noblesse, soutenait Schepelern, Montaigne joue la comédie. Il se fait plus gentilhomme qu'il ne l'est : il cache son passé de juge à Bordeaux et il jure qu'il n'est pas écrivain, parce qu'un véritable gentilhomme ne se souillait pas d'encre. La faiblesse de cette argumentation, c'est que les éléments s'accordent trop parfaitement. On se méfie d'un compte psychologique qui se balance sans laisser de fraction. On peut dire aussi que si Schepelern avait raison en ce qui concerne l'intention de Montaigne, celui-ci aurait caché l'objectif politique de son gros ouvrage sous tant de réserves et de déguisements, que le public qu'il visait ne serait pas à même de le découvrir.

Enfin, en 1970, *Blinkenberg* vint. En un sens, il était déjà là depuis longtemps. Dans la préface de son *Montaigne*, il nous dit que dans les années de ses jeunes et joyeuses études, qui coïncidaient avec la période terrible de la première Guerre Mondiale, la vigueur et la chaleur de Montaigne lui paraissaient un modèle à suivre pour un homme de son âge. Aussi, les *Essais* allaient-ils accompagner l'homme et le chercheur tout le reste de sa vie. Chez Montaigne, il a cherché et, semble-t-il, aussi trouvé son propre équilibre entre l'engagement et le sentiment de la liberté. Dans l'ouvrage profondément humaniste de Blinkenberg, nous découvrons, couche après couche, les traces d'une préoccupation quasi permanente. Pour Blinkenberg, Montaigne possédait l'intelligence d'un Voltaire et la sensibilité d'un Rousseau, auxquelles il ajouta une volonté qui lui assurait l'équilibre de son esprit et de sa conduite.

Dans sa monographie, Blinkenberg trace d'abord la vie de Montaigne et développe ensuite ses idées principales. Dans les deux parties, il tient compte de l'immense littérature sur Montaigne, tant en France que dans d'autres pays. D'une main sûre, Blinkenberg se débarrasse des hypothèses creuses et des traditions légendaires. Son livre est aussi, on le voit, une mise au point des études sur Montaigne.

Les chapitres sur la biographie peuvent paraître un peu rapides. On aurait voulu avoir, de la main d'un Blinkenberg, le récit détaillé et raisonné des années où Montaigne, maire de Bordeaux, jouait le rôle de médiateur dans la situation très tendue des guerres civiles.

En revanche, les chapitres sur Montaigne écrivain et philosophe sont d'une grande richesse. Nous y suivons le professeur qui, à la jeune Université de Aarhus, et aussi, à titre de remplaçant, à l'Université de Copenhague, fait travailler ses étudiants sur le vocabulaire, le style et la composition des *Essais*. Dans cet exposé, le pédagogue et le savant collaborent au bénéfice d'un vaste public. Tout lecteur y trouvera son compte, qu'il

souhaite une simple introduction à la philosophie de Montaigne ou qu'il désire savoir, très précisément, l'opinion de Blinkenberg sur la théorie de la connaissance chez Montaigne ou la nature de sa foi chrétienne.

Aux yeux de l'Académie danoise, qui doit se préoccuper de notre langue, ce qui importe encore davantage que tout cela, c'est la façon magistrale dont Blinkenberg a manié la langue danoise : sans jamais nous faire douter de sa scrupuleuse objectivité, l'auteur peut s'adonner à des réflexions personnelles. C'est que son maître lui a enseigné d'être honnête, aussi en matière de langage. Dans la première phrase des *Essais* : « C'est ici un livre de bonne foi, lecteur », Blinkenberg traduit « de bonne foi », par « honnête », *aerlig*. La langue de Blinkenberg est riche en nuances ; elle présente une souplesse ou flexibilité qui plaît à la fois à la pensée et à l'oreille. C'est un écrivain qui ne raffine pas sur le style, mais qui, par son souci de la précision, a fait une œuvre d'une grande beauté littéraire. La même qualité distingue aussi la traduction des citations.

Par son double amour de Montaigne et de notre langue, Blinkenberg a traduit un si grand nombre de passages que son livre constitue presque une petite anthologie. Comme le texte français des citations est reproduit dans les notes, cette anthologie est par conséquent bilingue. Dans le portrait de Montaigne tel que Blinkenberg nous le peint, le thème fondamental est que Montaigne se conçoit lui-même et avec lui le genre humain.

Pour Holberg et pour Hoffding, Montaigne ne fut qu'un épisode dans la vie d'un philosophe. Pour Blinkenberg, au contraire, il a été une affaire vitale. Il est juste, alors, de dire que Blinkenberg a élevé les études danoises sur Montaigne au rang des meilleurs travaux internationaux et qu'il a, du même coup, jeté un pont sur l'abîme, qui, tout naturellement, sépare le grand public danois et un philosophe français d'un siècle lointain.

La Société danoise pour l'avancement des belles lettres fut fondée en 1759, soit en plein siècle des Lumières. En 1966, cette vénérable Société fut unie à l'Académie danoise qui, depuis, dispose d'un prix qu'elle avait fondé.

Dans sa séance du 16 juin 1971, l'Académie a décidé de décerner ce prix de la Société des belles lettres au Professeur Andreas Blinkenberg, pour sa monographie sur Montaigne. Nous récompensons ainsi, dans l'esprit de la vieille Société, une œuvre littéraire qui se distingue par son érudition, son langage, et ses qualités pédagogiques. 10 000 couronnes danoises, ce n'est pas trop, nous semble-t-il, pour un livre savant accessible à tout le monde.

F.J.B.J.

A ce tableau magistral de l'œuvre d'Andréas Blinkenberg, j'ajouterai seulement quelques touches impressionnistes.

C'est au Premier Congrès International des Etudes Montaignistes en 1963, congrès organisé par Maurice Rat et Georges Palassie, que je rencontrai Andréas Blinkenberg et me liai d'amitié avec lui. Avec quelle nostalgie, teintée d'humour, évoquait-il ses années d'étudiant à la Sorbonne, et le voyage à bicyclette par toute la France, pour se pénétrer de son âme et de ses paysages ! La guerre de 1914-1918 interrompit, mais ne brisa pas cet attachement. Dès qu'il le put, il reprit contact avec la Sorbonne et avec notre Société. En 1923, il était lecteur à Paris et achevait sa thèse

sur Ernest Renan : en 1928, il était nommé à l'Université d'Aarhus, dont il fut ensuite le recteur de 1937-1940. Aussi se trouvait-il véritablement chez lui, lorsqu'en 1963, il prononça l'allocution finale au banquet officiel de Bordeaux, rappelant la naissance de son culte pour Montaigne et de son admiration pour Bordeaux :

« Où est-ce que tout cela a commencé ? » Alors, j'ai vu devant moi une petite chambre d'étudiant à Copenhague, pendant les premières années de la première guerre mondiale, c'est à ce moment-là que j'ai lu, pour la première fois, Montaigne...

Je lisais et j'étais absolument sous le charme de ces paroles : « on demandait à Socrate d'où il était, il ne répondait pas d'Athènes, il répondait : du monde... » Pensez à la valeur de ce mot pour un jeune étudiant qui se voit enfermé dans un petit pays, pendant une guerre affreuse. Ce mot-là, c'était comme une révélation de certaines valeurs éternelles, qui, à ce moment-là, étaient bien bas, il faut bien le dire, mais auxquelles, il fallait absolument croire... » (*Mémorial*, p. 56-57).

A ce même congrès de 1963, il prononça une communication sur *La Religion de Montaigne*, sujet qui le préoccupa toute sa vie et qu'il traite avec une gravité et une conscience admirables ; nous en citerons seulement la conclusion :

« Si l'on accepte cette idée que Montaigne a tenu à dire « confusément » — et seulement à ceux qui « rencontreront son air » — qu'il ne se sent libre de toute contrainte, de tout masque que lorsqu'il rentre dans la solitude de sa tour, on osera peut être avouer qu'une telle attitude n'a rien de diabolique. Elle ne paraît exempte ni de sagesse ni de loyauté, ni même de profondeur » (*Mémorial*, p. 172).

On peut rapprocher cette étude d'une autre communication, « le dernier essai de Montaigne », non moins approfondie, et de son livre, *Montaigne* (Gyldendal, Copenhague, 1970, pp. 339, 28 planches), malheureusement pour nous, écrit en danois. Mais nous pouvons nous référer avec confiance au compte rendu bibliographique de Jacques Bailbé et Frédéric Durand, Université de Caen (*B.S.A.M.*, 5^e série, n° 10-11, 1974). Cet ouvrage a le mérite d'une illustration révélatrice de la sensibilité de son auteur : de nombreux dessins à la plume, exécutés par le fils de M. Blinkenberg, montrent qu'il était en communion avec son pays natal, le Périgord.

Andréas Blinkenberg ne s'en tint pas là : sa retraite fut consacrée à un monumental dictionnaire franco-danois, qui non seulement met en lumière sa science philologique, mais encore le but de toute sa carrière : rendre plus nombreux les contacts et plus accessibles les deux cultures. Le succès de ce dictionnaire fut si considérable que son auteur dut en publier une seconde édition révisée. Il usa ses dernières forces dans ce labeur ingrat. Mais le samedi 25 octobre 1975, il reçut des mains du Président Senghor *le prix de la Francophonie*, remis en présence de M. Poher dans la belle salle du Sénat.

Le lundi, M. Blinkenberg et son épouse nous faisaient une visite amicale, comme si nous prolongions les entretiens de Sarlat.

P. MICHEL

Communication (lue par M. Lestringant)

*Héraclite dans les « Essais », par Maria Markoulakis
(Athènes)*

Cette communication, suivie avec la plus grande attention, donne lieu à un échange de vues très animé et sympathique entre MM. Algrain, Binet, Céard, Lagrange, Mmes Defradas et Hennesey.

L'ordre du jour étant épuisé, le Président annonce l'Assemblée Générale du 11 décembre, suivie d'une conférence de Mme Eva Kushner, *Montaigne et l'Autre*, et d'une séance de projections.

P. MICHEL

Assemblée générale du 11 décembre 1982

● Rapport moral

Le Président salue les 50 Sociétaires présents et notamment Mme Houdart de la Motte et sa fille. Il présente les excuses du Professeur R. Aulotte, Président de la *Société des Seiziémistes français*, du Dr Bernoulli, et Madame, Mme Cavalieri, M. et Mme Dumoulin de Laplante, de M. Dornemann, de MM. Lestringant, Marmin, Jean Marchand, Dr Occelli.

L'année 1982 a été marquée par de nombreux deuils parmi nous : Mme Dujarric de la Rivière, M. Pucelle, M. Marcel Maupoint, nos correspondants, Abbé Gierczynski (Pologne), Professeur Blinkenberg (Danemark), et tout récemment, Pierre Bonnet, Vice-Président du Bureau de Bordeaux, auteur de nombreuses communications remarquables de précision, de *Tables Analytiques* du Bulletin depuis 1912-1913 jusqu'à nos jours et d'une monumentale *Bibliographie de Montaigne*, aux trois quarts révisée et dont la fin est confiée à Mme Pierre Bonnet, collaboratrice de tous les instants de son mari. Je vous demande d'observer une minute de recueillement à la mémoire de nos amis disparus et d'exprimer par ma voix vos condoléances émues à leurs proches, tout particulièrement à Madame Pierre Bonnet et à son fils Michel.

*M. Richard CHAPON, Vice-Président du Bureau de Bordeaux,
a évoqué le souvenir de P. BONNET dans « Sud-Ouest »
(9 décembre 1982) en ces termes :*

« Les Amis de Montaigne », dont il était le Vice-Président, mais aussi tous ses amis lettrés et seiziémistes de l'hexagone, se font un devoir de saluer la mémoire de Pierre Bonnet, qui vient de mourir.

Ami de Montaigne, pour lui c'était peu dire, il en était aussi le confident et le compagnon quotidien. « Les Essais » n'avaient pas de secret pour lui, à la fois bréviaire, livre de chevet, bible.

Depuis de nombreuses années, Pierre Bonnet avait publié, dans des articles et ouvrages divers, surtout dans le Bulletin de la Société des Amis de Montaigne, des travaux exhaustifs et des commentaires incomparables sur les sources et le sens de l'œuvre montaigniste, laissant une œuvre d'exégète passionné et de bénédictin qui se retrouve dans : « l'Exemplaire de Bordeaux et le texte définitif des *Essais* », « Dezeimeris et son exemplaire des *Essais* », « le Texte des *Essais* et l'évolution de sa structure des origines à nos jours », etc. ; enfin, la table analytique d'ensemble des publications de la Société des Amis de Montaigne, travail d'érudition et de patience qui va au secours de tous les amateurs et chercheurs attachés à la découverte de Montaigne et du seizième siècle.

Ce grand savant ajoutait à toutes ses qualités intellectuelles une touchante modestie et une charmante courtoisie.

« Sud-Ouest » présente à sa famille, et spécialement à Mme Pierre Bonnet, l'expression de ses très vives et sincères condoléances. »

Comme vous le savez, par le bulletin n° 9-10 (janvier-juin 1982), ainsi que par la séance du 15 mai, j'ai procédé, avec l'assentiment des Bureaux de Paris et de Bordeaux à une réorganisation du Bulletin, devenu trop lourd pour mes seules forces. M. Jean Céard me succède aux fonctions de rédacteur en chef, à effet du 1^{er} janvier 1983, la composition du Bureau restant inchangée pour le reste. Je suis persuadé que M. Jean Céard donnera une impulsion nouvelle au Bulletin, sans le dénaturer.

Le Bureau national (Paris) sera donc composé de la façon suivante :

- Président : MICHEL Pierre.
- Vice-Présidents : MM. BLUM Claude, de FEYTAUD Jacques, MOUREAU François et TRINQUET Roger.
- Secrétaire Général-Archiviste : M. LAGRANGE Alain.
- Rédacteur en Chef du Bulletin : M. CÉARD Jean.
- Comité de Lecture :
Président : M. Claude BLUM.
Membres : M. le Professeur AULOTTE Robert, MM. CÉARD, DE FEYTAUD, GRANDEROUTE, MOUREAU.

Ce texte est approuvé à l'unanimité des présents.

Les activités habituelles de la Société ont été remplies avec zèle par les membres des Bureaux et nos Sociétaires, selon les statuts et les traditions. Notre Société, nationale et internationale, a toujours été d'expression française dans les communications orales et dans le bulletin.

La rubrique, *Vie de la Société* donne un reflet précis de ces activités, de nouveaux adhérents ayant apporté beaucoup d'animation aux échanges de vues succédant aux exposés.

Ont paru en 1982 les bulletins doubles n°° 7-8 et 9-10.

Les promesses faites au Congrès de Bordeaux et au Colloque de Mulhouse-Bâle ont été tenues. Vous pouvez disposer maintenant des *Actes des Journées Montaigne, Mulhouse-Bâle, octobre 1980*, recueil de 187 pages élégamment présenté et illustré, avec la copie Leydet du *Journal de Voyage*, présenté par le Professeur Moureau, maître d'œuvre de ce travail considérable.

Dans quelques semaines, *les Actes du Congrès de Bordeaux* (juin 1980), intitulés *Montaigne et les Essais*, paraîtront aux éditions Slatkine (Paris-Genève). Ils comprendront 35 études, véritable somme des tendances actuelles de la critique montaigniste.

L'organisation, la présentation et la correction de cet important volume ont été également réalisées par M. François Moureau, secondé par MM. Blum, Grandroute et Lestringant.

Les Mélanges Pierre Michel, hommage des « Amis de Montaigne », à leur Président sont en cours d'organisation. Ils seront composés d'une vingtaine de communications sur Montaigne et son œuvre, et seront publiés courant 1983.

Naturellement, ces trois ouvrages ont été la source d'une correspondance et d'entretiens téléphoniques incessants entre MM. Moureau et Michel.

Ces activités exceptionnelles n'ont pas ralenti la correspondance habituelle, les entretiens documentaires et amicaux habituels. Aussi, malgré les difficultés causées par la crise mondiale, nos effectifs se sont maintenus et notre audience internationale accrue : nous avons maintenant un correspondant au Mexique. Nous espérons donc qu'une aide accrue des Pouvoirs Publics, notamment du Centre National des Lettres, auquel nous témoignons notre vive reconnaissance, nous permettra de continuer notre œuvre.

Pierre MICHEL

Le rapport moral est voté à l'unanimité des présents.

● Rapport financier

I. Situation financière 1982

	<i>Débit</i>	<i>Crédit</i>
— Report 1981		20 479
— Cotisations		24 144
— Subventions :		
Centre National des Lettres		6 000
Gironde - Ville de Bordeaux		2 000
— Produits divers		6 500
— Règlement des bulletins 7-8 de 1981	19 269	
— Frais de fonctionnement	5 336	
	<hr/>	<hr/>
TOTAUX	24 605	59 123
		= 34 518 F (*)

(*) Disponibles en banque au 1^{er} décembre 1982.

Ce solde créditeur doit couvrir le règlement des deux bulletins 1982 ; il sera insuffisant de 8 000 francs, mais nous avons une valeur presque équivalente de cotisations de 1982 non encore encaissées, pour lesquelles des rappels individuels ont été faits (150) : l'impasse devrait donc se réduire à 1 500 francs.

II. Budget prévisionnel pour 1983

— Report 1982		34 518
— Cotisations		40 000
(y compris les non réglées 1982)		
— Subventions :		
Centre National des Lettres		8 000
Gironde - Ville de Bordeaux		2 000
— Produits divers		2 000
— Règlement des bulletins :		
1982 N° 9-10	21 000	
N° 11-12	21 000	
1983 N° 13-14	22 000	
N° 15-16	22 000	
— Frais de fonctionnement	6 000	
TOTAUX	92 000	86 518

— 5 482 F

Notre trésorerie est considérablement gênée par les retards de paiement des cotisations en 1982. Il a fallu faire près de 200 rappels à des personnes ou à des collectivités. Certaines n'envoient pas la cotisation en retard (20 % de perte), et le coût des rappels est alors de l'argent perdu.

Le prix de revient du bulletin a doublé en sept ans et, pour tenir compte de ces deux remarques, le bureau a décidé de vous proposer l'augmentation de la cotisation à partir de 1983. Il faut savoir que le bulletin rendu au domicile revient à la Société à 45 francs l'unité. Il faut donc que la cotisation la plus faible se rapproche de cette valeur. Je demande à ce que le bulletin comporte une page invitant au règlement de la cotisation et donnant toutes les coordonnées pour un bon routage ; peut-être que cette « invitation » permettra une meilleure rentrée.

Le Trésorier,
J. BINET

Le rapport financier lu par le Trésorier, M. Binet, expose la situation difficile de la Société qui, pendant deux exercices, a bloqué les tarifs de cotisations, et qui, pour 1983, propose une hausse limitée, afin de ne pas pénaliser les sociétaires âgés, ou rebuter les étudiants postulants (cf. couverture).

Plus que jamais, le recours à l'aide du Ministère de la Culture (*Centre National des Lettres*) et aux organismes régionaux est indispensable pour obtenir l'équilibre. Mais il est certain que les sociétaires devront faire un effort de ponctualité accru, afin d'éviter les rappels fort onéreux.

Le rapport financier est voté à l'unanimité des présents.

L'ordre du jour de l'Assemblée Générale étant terminé, le Président remercie les sociétaires et les invite à participer à l'*Assemblée Générale Ordinaire* qui comprendra deux parties :

— Tout d'abord, une conférence sur *Montaigne et le Dialogue*, présentée par Madame Eva Kushner, Professeur à l'Université Mc Gill (Montréal).

— Ensuite, en remplacement des diapositives non arrivées de Bordeaux, une projection sur des aspects insolites de l'environnement des deux Maîtres de la Renaissance, Montaigne et Ronsard, par Mlle Catherine Michel.

La conférence de Mme Eva Kushner, exposée avec beaucoup d'aisance et une chaleur communicative, analyse les différentes formes de « l'Autre » après la mort de l'interlocuteur par excellence, Etienne de La Boétie, pour finir par les *Essais*.

Les sociétaires écoutent cette conférence avec un grand intérêt et le Président se fait l'interprète de tous en félicitant très vivement l'orateur.

La projection commence par une photographie de l'*Exemplaire de Bordeaux* que présente M. François Moureau, désireux de voir cette relique conservée telle quelle ; et à l'abri de nouvelles détériorations, comme elle l'avait été lors de la première reliure, le relieur ayant souvent mutilé les fins de ligne.

Mlle Michel continue par le Bordeaux du temps de Montaigne, la monumentale cathédrale Saint-André, la tour de la grosse cloche (6 000 kg !), ancien beffroi, la demeure des ancêtres de l'écrivain, rue de la Rousselle ; une cheminée, un oratoire, une voûte d'origine sont les seuls vestiges de la maison de ces riches commerçants.

De Bordeaux, on se transporte à l'église de Saint-Michel de Montaigne. Une note du Beuther signale que le cœur de l'écrivain aurait été déposé dans un des piliers. L'ensemble du monument est roman, mais une chapelle de style renaissance a été ajoutée au xvi^e siècle. Une centaine de mètres sépare l'église du château. Les anciens congressistes de 1980 revoient avec plaisir la tour avec sa chapelle qui contient les armoiries, la chambre et la célèbre librairie. Plusieurs clichés permettent de lire les inscriptions des solives, qui rappellent les maximes des grands philosophes grecs et latins ainsi que d'autres de l'Évangile : un condensé de la sagesse humaine. Des photographies prises par les fenêtres de la librairie permettent d'apprécier le prospect verdoyant que Montaigne goûtait entre deux lectures. Enfin, sur la terrasse, une balustrade d'époque donnant sur la vallée de la Lidoire évoque le château de Mattecoulon et les ombrages de la forêt de Bretenor, où Montaigne fit courir un cerf en l'honneur d'Henri de Navarre. Bref aperçu, mais significatif, de l'écrivain, du gentilhomme et du propriétaire terrien.

Mais l'environnement naturel de Montaigne n'aurait pas été complet sans aller à Sarlat, ville natale de La Boétie. La maison de l'écrivain et tout un groupe de maisons élevées avec leurs tours de noblesse constituent un ensemble où revivent harmonieusement associés le moyen âge et la renaissance.

Pour conclure, un hommage au tombeau de Montaigne, situé aujourd'hui dans la Maison de la Communauté Urbaine, permet d'admirer comment l'art de deux époques peut coexister dans une même œuvre : le gisant de

Montaigne, dans son armure médiévale, le heaume près du chef et le lion héraldique évoquent un chevalier médiéval, tandis que le socle avec son entrelacement de têtes de morts et d'angelots appartient au baroque italien. Après tout, ce tombeau composite n'est-il pas le symbole des *Essais* ?

La Possonière, berceau de Ronsard, est une gracieuse gentilhommière de style renaissance avec ses tourelles, ses fenêtres à meneaux et ses devises latines ornant les linteaux des portes et des fenêtres. A l'intérieur, deux magnifiques cheminées, richement ornées, et qui ont permis au propriétaire, M. Hallopeau, passionné par le passé de sa maison, de dater l'époque de sa construction : l'écusson portant les armes du Connétable de Bourbon indique qu'elle est antérieure à la trahison du Connétable, donc entre 1515 et 1525.

Moins connus sont les vestiges de l'ancien château où naquit le poète ; ils ont été creusés dans un haut talus, comme bien d'autres maisons troglodytes de la région. Là aussi, des maximes indiquent l'usage des pièces. Devant la porte de l'ancienne cave, ce conseil prudent : « n'en donne pas à tout le monde... »... ; la promenade s'achève par des vues du prieuré de Montoire, qui figurait parmi les « bénéfiques » de Ronsard.

Rassembler Montaigne et Ronsard dans une même causerie n'a rien d'étrange : Montaigne n'a-t-il pas déclaré : « *aux parties en quoi Ronsard et du Bellay excellent, je ne les trouve guère éloignés de la perfection ancienne* » (II, 17) ?

Cette invitation au tourisme littéraire plut beaucoup aux spectateurs et peut-être leur inspirera-t-elle quelque projet pour le printemps.

La séance est levée à 18 h 30 dans les échanges de vœux de Nouvel An.